

*Bibliothèque numérique*

**medic@**

**Béclard, Jules. - La Faculté de  
médecine de Paris en 1885-86**

*In : Revue scientifique, 1886,  
XII. pp. 782-786*

**Cote : 90172**



**(c) Bibliothèque interuniversitaire de médecine (Paris)**  
Adresse permanente : [http://www.bium.univ-paris5.fr/hist/med/medica/cote?90172x1886x782\\_786](http://www.bium.univ-paris5.fr/hist/med/medica/cote?90172x1886x782_786)

pierre à pierre, les montagnes vers la mer, mais qu'ils répartissent aussi d'une façon uniforme, sur la terre, l'eau de neige et de pluie tombée sur les divers points de leur bassin, en fertilisant de grandes étendues de territoires par leurs innombrables ramifications.

S'ils corrodent les roches des montagnes, c'est aussi pour en distribuer les fragments, de plus en plus triturés, en fécondes alluvions dans les champs riverains et pour projeter en avant des continents les immenses plaines fertiles des deltas, qui peuvent compter, suivant la belle expression d'Hérodote, parmi les meilleurs présents des fleuves.

Bien plus, les cours d'eau ne se contentent pas de fertiliser le sol avec leurs alluvions, ils roulent dans leurs flots l'histoire et la vie des nations. C'est au fil de leur courant que passait le canot du guerrier barbare et que descendent ou remontent aujourd'hui les flottes commerciales, apportant, dans l'intérieur des continents, la paix et le bien-être.

Les fleuves sont ainsi des chemins qui marchent, ouvrant partout des communications faciles et qui vivifient la terre par leur mouvement, comme le sang fait vivre la chair qu'il arrose.

La mer est aussi une grande voie qui conduit à toutes les parties du monde et met en communication les peuples les plus éloignés; nous lui devons par suite une grande partie de nos richesses et de notre civilisation.

De plus, c'est d'elle que dépendent les principaux phénomènes de la *vie planétaire*. Ces grandes artères fluviales, qui jouent un si grand rôle dans l'économie du globe, ne pourraient exister, et de même l'atmosphère deviendrait irrespirable si l'évaporation des régions chaudes de l'Océan n'enlevait pas journellement de sa surface, sous forme de vapeurs, de grandes quantités d'eau qui se répandent ensuite, avec les vents, sur tous les points du globe, où la condensation les fait descendre ensuite en pluie ou en neiges, destinées à alimenter les sources, les fleuves et les glaciers.

Ainsi s'établit une véritable circulation aérienne remarquablement ordonnée, les eaux courantes restituant ensuite à la mer ce que leur a libéralement fourni l'évaporation.

Enfin, il n'est pas jusqu'aux *agents internes* qui ne rachètent leurs effets destructeurs, en amenant, dans certaines régions privilégiées, ces sources thermales qui, indépendamment de leurs principes curatifs, attirent, chaque année, un grand nombre de visiteurs dans les sites les plus pittoresques du globe.

Par conséquent, nous nous garderons bien d'oublier que si la géographie physique doit surtout classer les faits, déterminer les lois et rechercher les causes de tous ces phénomènes qu'elle décrit et qui donnent à notre globe sa physionomie actuelle, il lui faut aussi fournir des connaissances précieuses pour l'agriculture, pour l'industrie (cette noble conquête de l'intelligence

de l'homme sur la *matière*), pour l'économie politique, en un mot, pour tout ce qui intéresse la civilisation.

Ainsi comprise, cette science devient une branche importante de la philosophie de la nature et s'adresse aux facultés les plus hautes de l'intelligence.

Elle se révèle aussi à nous comme une vaste synthèse à la construction de laquelle beaucoup de sciences doivent concourir. Et si, au cours de cet exposé rapide, j'ai insisté sur les liens intimes qui l'unissent à la géologie, c'est que les rapports de ces deux sciences sont étroits, tellement étroits, qu'on ne saurait dire où commence l'une et où l'autre finit.

L'état présent de notre planète n'est, en effet, que le dernier terme d'une longue suite de transformations dont la série s'est déroulée à travers les âges, et, pour nous rendre compte des formes qui frappent aujourd'hui nos regards, il faudra, à chaque instant, faire intervenir la *notion du passé*.

Si j'ai cherché, dès aujourd'hui, à bien mettre en lumière que cette connaissance exacte des phases successives par lesquelles notre globe a passé était nécessaire pour les études que nous allons entreprendre, c'est aussi, je puis maintenant en faire l'aveu, pour justifier du choix qu'on a bien voulu faire d'un géologue pour un pareil enseignement, destiné à venir compléter celui de la géographie proprement dite, si bien placé entre les mains du savant doyen de la Faculté des lettres.

C'est à ceux d'entre vous qui voudront bien me suivre, pendant les deux années qu'exigera le développement du programme tel que je viens de l'exposer, de juger si j'ai bien répondu à cet appel.

Dans tous les cas, pour le mener à bonne fin, j'y consacrerai tous mes efforts; j'espère, d'autre part, être soutenu par votre bienveillante attention.

CH. VÉLAIN.

## ENSEIGNEMENT DES SCIENCES

La Faculté de médecine de Paris  
en 1885-86 (1).

La reconstruction de la Faculté de médecine suit paisiblement son cours.

Les travaux de maçonnerie de notre future École pratique, c'est-à-dire de ce vaste parallélogramme borné par les rues Racine, de l'École-de-Médecine, Antoine-Dubois et Monsieur-le-Prince, sont à peu près achevés.

De l'autre côté de la rue de l'École-de-Médecine,

(1) Communication faite au conseil académique de Paris.

dans le voisinage de l'ancienne Faculté, il reste encore à démolir et à réédifier les vieilles maisons expropriées de la rue Hautefeuille, dans lesquelles nous avons provisoirement installé des dépôts de livres et quelques-uns de nos laboratoires.

Si le gros œuvre est relativement avancé, on n'en peut dire autant des travaux de menuiserie, de serrurerie et de peinture, qui restent à exécuter : alors seulement qu'ils seront achevés, nous pourrions prendre possession des constructions nouvelles.

Il est vrai que depuis deux ans déjà, le plus important de nos services pratiques, celui de l'anatomie, exilé depuis trop longtemps dans les bâtiments de l'ancien collège Rollin, a pu être réuni à notre centre d'enseignement et installé, au moins en partie, dans les bâtiments nouveaux. Il est vrai que, durant l'année scolaire qui vient de s'écouler, nous avons pu également aménager dans les constructions nouvelles de vastes laboratoires pour les travaux pratiques d'anatomie pathologique et de bactériologie. Mais tout cela est peu de chose en comparaison de ce qui reste à faire.

Il s'agit d'abord de compléter l'installation des travaux anatomiques. Il y a encore, en ce moment, entre le service ancien et le service nouveau, c'est-à-dire entre la rue Vauquelin et la rue de l'École-de-Médecine, un va-et-vient des plus fâcheux au point de vue de l'économie du personnel et au point de vue de la surveillance.

Il convient aussi de procéder d'urgence à l'aménagement des laboratoires destinés aux travaux d'histologie. Les salles du vieux collège Rollin, où se fait, encore en ce moment, cet enseignement pratique, tombent littéralement en ruine, et l'on ne peut songer à restaurer à grands frais un édifice vermoulu destiné à tomber, à bref délai, sous le marteau des démolisseurs.

Il faudra ensuite préparer les locaux destinés à recevoir les laboratoires de physiologie, d'histoire naturelle, de chimie et de physique, dans lesquels tous nos élèves doivent être individuellement exercés aux travaux pratiques, ainsi que les laboratoires d'enseignement et de recherches destinés aux professeurs et à quelques élèves de choix.

Il faudra, et là encore il y a urgence extrême, aménager au plus vite la grande galerie qui s'étend en bordure du boulevard Saint-Germain, de manière qu'elle puisse recevoir nos livres en ce moment entassés dans des bâtiments lézardés où pénètre la pluie, dans lesquels déjà plusieurs de nos collections ont été détruites, et où toutes sont menacées.

Consulté sur la somme qui serait nécessaire pour conduire à leur complet achèvement l'aménagement des divers services dont je viens de parler, y compris l'installation des bureaux, vestiaire, salles de réunion, etc., M. l'architecte estime approximativement la dépense totale à 1 200 000 francs environ.

Puisque nous en sommes sur le chapitre de la dépense, il convient de rappeler que la Faculté nouvelle ne ressemblera guère à l'ancienne. Dès aujourd'hui il faut prévoir que l'occupation de ces locaux, huit fois plus étendus, entraînera, pour la surveillance, la propreté, le chauffage, l'éclairage, en un mot pour les services généraux, des obligations nouvelles, tout à fait impérieuses, et comme conséquence un surcroît de dépenses qu'il est assez difficile d'apprécier exactement, mais qui sera certainement considérable.

Conformément au décret du 20 juin 1878 (porté à diverses reprises à la connaissance des élèves par la voie des affiches et par la voie de la presse médicale), c'est au 1<sup>er</sup> novembre 1885, c'est-à-dire au commencement de l'exercice scolaire écoulé, que le nouveau régime d'études annoncé depuis sept ans a été mis en vigueur.

Depuis quelques années, la séparation des élèves en deux groupes, suivant qu'ils appartenaient à l'ancien ou au nouveau régime d'études, entraînait dans notre enseignement et surtout dans l'organisation de nos examens une complication qui a cessé d'exister.

On le sait, le régime nouveau diffère de l'ancien par l'introduction des travaux pratiques, par la suppression des examens de fin d'année, par l'époque un peu différente à laquelle sont subis les examens du doctorat, et enfin par le dédoublement de quelques-uns d'entre eux.

Ainsi que je le presentais, la transition s'est opérée avec la plus grande facilité. Grâce à une série de mesures bienveillantes, qui, en sauvegardant tous les intérêts, assurait à tous le bénéfice des épreuves probatoires déjà subies, chacun a pu se libérer dans la mesure du travail accompli.

Pendant le cours de l'année scolaire 1885-86, le nombre de nos étudiants est resté, à peu de chose près, ce qu'il était pendant l'exercice précédent. Ceux qui ont quitté la Faculté ont été remplacés par un nombre à peu près équivalent d'élèves nouveaux.

Au début de l'année scolaire 1885-86, c'est-à-dire au 15 octobre 1885, le nombre de nos élèves en cours d'études était de 3972.

Pendant la durée de l'année scolaire 1885-86, 611 élèves nouveaux se sont fait inscrire ; d'autre part, 452 élèves ont quitté la Faculté.

Conformément à la règle que nous avons adoptée dans nos relevés statistiques, 435 élèves, qui n'ont fait à la Faculté aucun acte depuis dix ans, et bien qu'ils n'aient pas fait connaître, d'une manière formelle, leur renonciation aux études médicales, ne figurent plus au nombre de nos étudiants en cours d'études, et nous cessons de les porter sur notre contingent régulier.

Ces deux chiffres (452 et 435) portent à 887 le nombre des élèves que nous avons perdus.

En résumé, 611 élèves nouveaux sont entrés à la Faculté, 887 l'ont quittée. D'où il suit que la population scolaire, en cours d'études, qui était au 15 octobre 1885 de 3972, était au 15 octobre 1886, c'est-à-dire au début de la présente année scolaire, et avant l'inscription des élèves nouveaux, de 3696.

J'ajoute que, d'après le nombre des inscriptions déjà prises depuis la rentrée, on peut prévoir que le nombre des élèves nouveaux de l'année scolaire 1886-87 s'élèvera à peu près au chiffre de 600, de telle sorte que la population moyenne de nos étudiants oscillera cette année, comme les précédentes, autour du chiffre de 4000 élèves.

Les étudiants en médecine de nationalité étrangère, en cours régulier d'études, ainsi que les docteurs étrangers qui viennent accomplir parmi nous une scolarité plus ou moins entière, figurent dans les dénombrements qui précèdent. Mais il n'est pas sans intérêt de savoir exactement quel est leur nombre. Au début de l'année scolaire 1885-86, c'est-à-dire au 15 octobre 1885, ainsi que je l'exposais dans mon rapport de l'an passé, le nombre total de nos élèves d'origine étrangère était de 510.

A la fin de l'année scolaire 1885-86, leur nombre était de 533.

Ils se décomposent ainsi :

Américains . . . . .	128
Russes . . . . .	104
Roumains . . . . .	60
Turcs (la plupart Arméniens) . . . . .	45
Espagnols . . . . .	49
Anglais . . . . .	46
Suisses . . . . .	24
Grecs . . . . .	22
Serbes . . . . .	12
Égyptiens . . . . .	4
Italiens . . . . .	9
Belges . . . . .	2
Hollandais . . . . .	2
Autrichiens . . . . .	5
Allemands . . . . .	8
Portugais . . . . .	8
Persans . . . . .	2
Norvégiens . . . . .	1
Danois . . . . .	1
Australiens . . . . .	1
Total . . . . .	533

Ajoutons enfin que, dans le cours de l'année scolaire, 31 élèves d'origine étrangère ont été reçus docteurs en médecine. Il en résulte que le nombre des nouveaux venus qui se sont fait inscrire pendant cet exercice n'est pas seulement de 23 (différence entre 510 et 533), mais de 54.

Les élèves femmes de la Faculté figurent dans le dénombrement général de nos étudiants ; mais il n'est pas non plus sans intérêt de savoir exactement quel est aujourd'hui leur nombre.

Le chiffre de ces élèves qui s'était successivement élevé à 10, à 20, à 30, durant une période de dix années, avait tout à coup triplé, à la suite d'une immigration venue de l'étranger. L'an passé, au début de l'exercice 1885-86, elles étaient 103 ; en ce moment, nous en comptons 108. Le nombre de nos élèves femmes n'a donc que faiblement augmenté cette année.

Ces 108 élèves femmes se décomposent ainsi :

Russes . . . . .	83
Anglaises . . . . .	11
Françaises . . . . .	7
Américaines . . . . .	3
Autrichiennes . . . . .	2
Roumaine . . . . .	1
Turque . . . . .	1
Total . . . . .	108 (1)

Notons que, pendant l'exercice 1885-86, aucune femme n'a subi les épreuves du doctorat.

J'ai déjà signalé plusieurs fois la disproportion qui existe entre le chiffre des diplômes et le nombre des inscriptions prises par les femmes.

Si nous comparons ce tableau avec celui de l'an dernier, nous constatons que la faible augmentation de nos élèves femmes porte exclusivement sur les étudiantes d'origine russe. L'an passé, elles étaient au nombre de 76 ; on en compte aujourd'hui 83.

Les autres nations ne nous ont envoyé cette année aucune élève nouvelle. J'ajoute que l'an dernier nous avons 8 Françaises et que nous n'en avons plus que 7.

Les causes de l'affluence extraordinaire des jeunes filles russes à la Faculté de médecine de Paris, chacun les connaît ; j'ai à peine besoin de les rappeler. Les facultés des huit universités de l'empire russe ne sont pas ouvertes aux élèves qui sortent des gymnases de femmes ; l'éducation littéraire et scientifique qu'elles reçoivent dans ces gymnases étant considérée dans leur propre pays comme insuffisante.

Aussi, depuis une douzaine d'années, le gouvernement avait installé à Saint-Petersbourg un établissement spécial, organisé pour elles. Des cours, des laboratoires et des salles d'hôpitaux leur étaient exclusivement réservés ; elles y recevaient un enseignement médical assez complet. Pour des motifs que nous n'avons pas à pénétrer, le gouvernement russe a décidé, il y a aujourd'hui quatre ans, qu'aucune élève ne serait plus admise au collège médical de Saint-Petersbourg ; seules, les élèves déjà reçues furent autorisées à y terminer les études commencées. A la fin de l'année scolaire 1885-86, ce collège a été définitivement fermé.

(1) Il est assez remarquable qu'aucune élève femme ne se soit fait inscrire, jusqu'ici, à l'École supérieure de pharmacie de Paris.

Ces résolutions, le gouvernement russe les prenait à l'époque, encore peu éloignée, où l'on accordait en France, avec une grande facilité, aux étrangers, la dispense des baccalauréats; aussi les jeunes filles russes sont-elles accourues en foule. Aujourd'hui que, sur notre proposition, et après avis du comité de l'enseignement supérieur, on leur demande de justifier par quelques épreuves probatoires qu'elles ont reçu une éducation littéraire et scientifique à peu près analogue à celle que nous exigeons de nos élèves de tous sexes, aujourd'hui qu'elles savent d'avance ce qui les attend à leur arrivée, l'immigration s'est considérablement ralentie, et il est permis de penser que nous touchons à une période de décroissance.

On a beaucoup discuté, et on discute encore tous les jours, pour savoir s'il convient d'encourager la tendance qui pousse les femmes vers des études jusqu'ici à peu près exclusivement réservées aux hommes.

S'il s'agit de la haute culture de l'esprit, aussi bien dans l'ordre des lettres que dans l'ordre des sciences, cela, ce me semble, ne saurait faire doute pour personne. Il va de soi que les lycées de jeunes filles, qui se fondent en ce moment de toutes parts, ne seront pour l'élite de leurs élèves qu'une préparation initiale à des enseignements d'un ordre plus élevé: on ne saurait évidemment que s'en réjouir. Quelques femmes docteurs ès lettres ou ès sciences, au milieu de nos salons de plus en plus désertés n'y feraient, certes, pas mauvaise figure. Peut-être y ramèneraient-elles un peu de la vie d'autrefois.

S'il s'agit des diplômes professionnels, les esprits sont plus divisés. En ce qui touche à la médecine, les partisans de l'égalité des sexes au point de vue de la profession font remarquer, non sans raison, que les femmes ont été, de tout temps, les auxiliaires de l'homme dans certaines parties de l'art médical. De tout temps, en effet, il y a eu des matrones ou des sages-femmes, c'est-à-dire des spectatrices attentives et expérimentées d'une fonction naturelle, qu'une éducation rapide et sommaire a mises en mesure de parer immédiatement et efficacement à des événements subits et prévus. Mais ce n'est pas là ce qu'on appelle la médecine; et le législateur ne s'y est pas trompé, car il a déterminé nettement les limites, d'ailleurs très étroites, de leur intervention. Il faut, en effet, au médecin, un certain nombre de qualités que les hommes, jusqu'à présent, passaient pour posséder à un plus haut degré que les femmes. Si tout le monde, jusqu'ici, s'est trompé sur ce point, si nous-mêmes nous nous trompons, nous ne demandons qu'à reconnaître notre erreur.

Dans d'autres pays, en Angleterre, par exemple, les professeurs se sont réunis; ils ont délibéré pour savoir si les femmes seraient admises dans les écoles de médecine. On leur a d'abord fermé la porte, puis on la leur a ouverte, après quoi on leur a refusé l'immatricu-

lation, puis le droit de passer des examens et de conquérir des grades. En fin de compte, il y a aujourd'hui, de l'autre côté du détroit, un certain nombre de doctresses.

A Paris, la Faculté ne s'est point émue, elle ne s'est point réunie: elle n'a point délibéré sur ces matières; elle n'a jamais songé à fermer ses portes. Sans trop se préoccuper de la robe du candidat ni de son pays d'origine, elle a ouvert ses registres à toute personne pourvue du double diplôme de bachelier ès lettres et de bachelier ès sciences, ou de grades reconnus équivalents.

On l'a dit déjà, dans notre pays de bon sens et de liberté, l'expérience se fera malgré tout; en ce moment même elle se fait. Pour moi, grand partisan de la méthode expérimentale, je souhaite que la démonstration soit aussi complète que possible. Je la voudrais non pas seulement pour la femme-médecin, mais pour la femme-avocat, pour la femme-magistrat, voire même pour la femme-député. Les résultats d'une expérience ainsi élargie seraient, ce me semble, beaucoup plus saisissants et tout à fait décisifs.

Pendant l'année scolaire qui vient de s'écouler, de nombreux concours d'agrégation ont eu lieu à la Faculté: concours d'agrégation en médecine, en chirurgie, en anatomie, en physiologie, en histoire naturelle, en physique et en chimie.

Commencés au mois de décembre 1885, ces concours n'ont été terminés qu'au mois d'août 1886. Onze agrégés anciens nous ont quitté, onze agrégés nouveaux sont entrés parmi nous. Tous les élus, et beaucoup de ceux qui ne l'ont point été, ont montré, dans les épreuves de ces divers concours, les plus brillantes et les plus solides qualités. Notre corps enseignant est assuré de trouver, au milieu de cette élite, de dignes successeurs.

Dès le début de l'année scolaire 1885-86, l'un de nos agrégés les plus distingués, M. Mathias Duval, était appelé à recueillir la succession de notre éminent et regretté Charles Robin, qui fut en France le chef d'école d'une science nouvelle, l'histologie, et dont le nom restera attaché à la chaire dont il avait été le premier titulaire.

M. Mathias Duval, connu dans la science par de nombreux travaux d'anatomie, de physiologie, d'embryologie et d'anthropologie, vulgarisateur hors ligne, préparé depuis longtemps à cet enseignement, réunit en ce moment autour de sa chaire la foule de nos élèves.

A la fin de l'exercice 1885-1886, et en vertu de l'article 39 du décret du 28 décembre 1885, trois d'entre nous, MM. Gavarret, professeur de physique; Hardy, professeur de clinique chirurgicale, et Sappey, professeur d'anatomie, ont été admis à faire valoir leurs droits à la retraite. Tous les trois ont rendu à l'enseignement de la Faculté des services de premier ordre;

ils emportent dans leur retraite les regrets unanimes de leurs collègues. L'honorariat leur a été conféré; ils continueront à figurer sur l'affiche de la Faculté, ils assisteront aux séances de nos assemblées, et pendant longtemps encore, nous l'espérons bien, nous profiterons de leurs conseils et de leur expérience.

Pendant l'année scolaire 1885-86, le nombre des examens subis à la Faculté a été de 3856.

Sur ces 3856 épreuves probatoires, il y a eu 828 ajournements et 3028 examens suivis de succès. La proportion des refus aux admissions est donc de 27 pour 100. Cette proportion était, l'an passé, de 28 pour 100. S'il y a progrès, on peut dire que ce progrès est peu sensible.

La note *passable* est toujours en forte proportion. Sur les 3028 examens suivis de succès, il y a eu 1246 notes passables, c'est-à-dire 41 pour 100; l'an passé, la proportion des passables sur l'ensemble des épreuves suivies de succès était de 52 pour 100; le progrès est ici plus marqué.

Ainsi que nous l'avons fait observer déjà, le plus grand nombre des mauvaises notes porte sur les examens du début, c'est-à-dire sur les sciences physiques, chimiques et naturelles, sciences qu'on peut à bon droit considérer comme fondamentales.

Pendant l'année qui vient de s'écouler, aucun fait contraire à la discipline ne s'est produit, et la tranquillité la plus profonde n'a cessé de régner parmi nous. Un seul de nos élèves s'est trouvé compromis dans les désordres dont l'École supérieure de pharmacie a été le théâtre, et si quelque agitation s'est produite au dehors à la suite de ces regrettables événements, elle n'a pas franchi les portes de la Faculté de médecine.

J. BÉCLARD.

Doyen de la Faculté de médecine.

## VARIÉTÉS

### Une visite au laboratoire de M. Wroblewski.

Dès que le nom de M. Wroblewski est prononcé, on s'attend à la liquéfaction de l'air, à la solidification de l'azote, etc. Pour suivre l'ordre dans lequel, pour ma part, j'ai vu les choses, avant de parler des gaz, je vais vous entretenir d'un autre genre de phénomènes.

En ouvrant la porte de la salle des cours, où les expériences doivent avoir lieu, nous sommes éblouis par la brillante lumière électrique qui jaillit d'une lampe à arc, système Krizik, accrochée au plafond.

Au moment voulu, l'obscurité se fait dans la salle, et sur le fond blanc d'un écran placé au milieu nous voyons apparaître un papillon exotique aux ailes étincelantes dont les dimensions s'élèvent à quatre mètres carrés. On a de la peine à croire que c'est le même qui, dix minutes auparavant,

était là, sous nos yeux, terne, décoloré, piqué à une aiguille meurtrière. Une série de papillons a défilé ainsi devant nous. D'où leur est donc venu le pouvoir d'éblouir les yeux par ces couleurs chatoyantes? De la lumière électrique savamment appliquée à l'éclairage d'un appareil à projection, où le papillon a été emprisonné. Alors il devient évident que c'est à une séance de projection que nous allons assister.

Jusqu'à ce moment, on n'avait su transmettre sur un écran, au moyen de la lumière électrique, que des objets essentiellement transparents; on ne connaissait pas les moyens de projeter des objets opaques.

Après les papillons ont apparu des objets de plus en plus opaques; des pièces d'anatomie se succèdent sous nos yeux; et nous voyons des mains décharnées, mais pourvues encore de muscles, d'artères et de veines injectées d'une masse rouge et bleue.

Jusqu'à quel point cette excellente méthode, pour projeter avec perfection tous les objets agrandis à volonté et avec leurs couleurs naturelles, ne va-t-elle pas faciliter et abrégé l'étude des choses qui échappent à l'inspection de l'œil nu, et qui, examinées au microscope, fatiguent extrêmement la vue! Et quel service rendu à l'enseignement public si l'on obtient, à la place de l'observation isolée, la possibilité de présenter à la fois, même à un auditoire très nombreux, les détails les plus intimes de la structure des plantes et des animaux!

Après les crânes humains et beaucoup d'autres pièces d'anatomie apparaît une main. Elle sort vivante de l'écran, remue les doigts et se promène d'un écran à l'autre. Cette apparition saisissante m'a fait penser à la main terrible de la Bible qui écrivait sur le mur l'arrêt de mort du roi débauché. Que d'effets puissants un régisseur de théâtre habile pourrait tirer de cette merveilleuse invention! Imaginez-vous le frisson d'anxiété des spectateurs, si, présents au festin du roi Macbeth, ils voyaient tout à coup, non pas sortir de dessous les planches, mais apparaître, à la place laissée vide, le spectre de Banco considérablement agrandi, avec cet aspect d'outre-tombe que lui communiquerait la lumière électrique!

Le professeur nous a expliqué alors sa méthode de projection des objets opaques. Elle est bien simple. On éclaire aussi fortement que possible l'objet opaque dont on veut obtenir l'image, en concentrant sur lui les rayons d'une lampe électrique puissante. L'objet ainsi éclairé devient un corps lumineux, et par conséquent on peut obtenir son image par des procédés optiques ordinaires.

Cette méthode du professeur Wroblewski se prête aussi admirablement aux expériences physiologiques. Ainsi, après avoir mis à nu le cœur d'une grenouille et l'avoir préalablement éclairé, on en voit sur l'écran les battements. Cette fonction physiologique, ainsi révélée, produit une grande impression.

M. Wroblewski n'a pas voulu nous laisser partir avec le souvenir des spectres et des squelettes; il a mieux aimé l'effacer par une vivante image. Il a invité une jeune fille,